

Muhammed Kachef-Zourba-Mulzellein, qui com-mandait à Menouf lors de mon passage dans cette ville, a eu la tête tranchée, d'après une accusa-tion d'intelligence avec les mamelouks.

Les deux forts de Menouf sont détruits.

J'arrivai le même jour à Boulak. J'envoyai immédiatement le citoyen Jaubert, prévenir le pacha du Caire de mon arrivée.

Le lendemain matin 4, le pacha m'envoya 300 hommes de cavalerie et 200 hommes d'infanterie, commandés par les principaux officiers de sa maison, pour m'accompagner chez lui au bruit d'un grand nombre de salves d'artillerie.

Rendu chez le pacha, je lui dis « la paix vient de se conclure entre la République française et la Sublime-Porte ; les anciennes relations d'amitié et de commerce vont être rétablies, et je suis chargé par le GRAND CONSUL BONAPARTE, de vous assurer de sa bienveillance et de vous annoncer l'arrivée des commissaires de commerce français en Egypte. Le pacha me répondit : la bienveillance dont le PREMIER CONSUL m'honore me pénètre de reconnaissance, et ses agens commerciaux recevront ici l'accueil le plus amical. »

Je me rendis ensuite dans la maison que le pacha m'avait fait préparer.

Je reçus, le même jour, la visite de tous les principaux du pays, et celle des intendans cophites.

Le 5, je me rendis encore chez le pacha ; j'eus avec lui une longue conférence. Je lui parlai en ces termes : « Le PREMIER CONSUL prend à vous et au pays que vous gouvernez un intérêt très-vif, et desire contribuer à votre bonheur ; il m'a chargé de vous offrir sa médiation, pour vous pacifier avec les beys. »

Le pacha me remercia vivement et sincèrement de l'intérêt du PREMIER CONSUL pour sa personne ; mais il me protesta qu'il avait l'ordre le plus positif de sa cour, de faire une guerre d'extermination aux beys, et de n'entrer en aucun arrangement avec eux. Je lui observai que les affaires malheureuses pour les troupes ottomanes, qui avaient eu lieu (car elles venaient d'être battues cinq fois de suite par les mamelouks), rendaient la position très-critique, et que cette obstination l'exposait à perdre cette province. Il me donna alors communication des ordres de la Porte, et je vis, à n'en pouvoir douter, qu'il ne lui était pas possible de se prêter à aucun accommodement. Je le prévins que j'étais dans l'intention de voir les différens cheiks du Caire, ainsi que madame Murad-Bey, et de visiter les environs et les fortifications de la ville. Il ordonna aussitôt que la garde qu'il m'avait envoyée m'accompagnât partout où je voudrais aller, en me disant qu'il serait enchanté de pouvoir contribuer à me rendre le séjour du Caire agréable.

Le même jour, je commençai mes visites par le cheik Abdalla-el-Chercanoi. Il est de la grande mosquée. Comme j'étais attendu chez lui, il y avait fait venir un nombre considérable de cheiks. La conversation ne roula que sur l'intérêt que le PREMIER CONSUL prend à l'Egypte, sur sa puissance, sur sa gloire, sur son estime et sa bienveillance pour les savans cheiks du Caire. Leurs réponses exprimaient leur attachement pour sa personne.

Il faudrait avoir été témoin, comme moi, de l'enthousiasme qu'excitait la vue du portrait du PREMIER CONSUL pour se faire une idée de l'exaltation de leurs sentimens. Je l'ai donné à tous les principaux cheiks du Caire et des villes que j'ai parcourues.

Le 6, j'allai voir le cheik Omar El-Bekry, prince des shérifs ; il était malade, et je ne vis que son fils.

Le cheik Suleiman El-Fayoumy me reçut avec beaucoup d'amitié, et m'assura de son admiration sans bornes pour le PREMIER CONSUL. Les citoyens Jaubert et Berge m'ont certifié que jamais les habitans du Caire n'avaient témoigné autant d'attachement à la France que lors de mon arrivée. Loisque nous passions dans les rues, tout le monde se levait et nous saluait. Leurs astrologues font tous les jours des prédictions sur ce qui concerne le PREMIER CONSUL.

Le 7, j'allai visiter madame Murad-Bey ; déjà son intendant était passé chez moi, pour me prier de lui accorder une entrevue. Je lui fis connaître que le PREMIER CONSUL m'avait chargé d'interposer ma médiation pour les pacifier avec la sublime Porte ; mais que le pacha avait ordre de ne point entrer en négociation.

J'employai ce même jour et les suivans à visiter la citadelle, l'île de Roda, Gize, Boulak et tous les autres petits forts qui environnent la ville. Les soldats turcs murmuraient de me voir parcourir et visiter ainsi les forts ; mais je feignais de ne pas les entendre, et je continuais mes courses et mes observations.

Le 7, en revenant du fort Dupuy, un soldat me menace de son attagan. Comme il avait l'air ivre, et que les habitans de la ville témoignaient hautement leur indignation contre lui, je ne m'arrêtai point à ses menaces, et je continuai ma route. Un moment après, passe à cheval devant moi Mustapha Oukil, un des premiers de la ville. En passant, il reproche à mes saïs de marcher devant un chrétien, et sur-tout devant un Français, et les menace de la bastonnade après mon départ. Je crus ne devoir pas garder le silence sur une pareille insulte ; et rentré chez moi, j'envoyai le citoyen Jaubert auprès du pacha, pour me plaindre et demander une prompt réparation. Je lui déclarai que j'entendais que cet homme se rendit chez moi publiquement, pour me demander pardon, se mettre à ma disposition, et implorer ma pitié. Il se trouva que Mustapha était très-protégé du pacha, et l'on chercha à arranger la chose autrement ; mais j'insistai en déclarant formellement au pacha que, si cette réparation n'avait pas lieu de la manière dont je l'avais demandée, je partirais sur-le-champ, et que j'écrirais immédiatement à Paris et à Constantinople, pour me plaindre.

Cette déclaration produisit tout l'effet que j'en attendais, et Mustapha effrayé se rendit le lendemain chez moi conduit par M. Rosetti, me demanda publiquement pardon et se mit à ma disposition. Je lui dis que mon premier mouvement avait été de lui faire trancher la tête, et que je n'avais accordé sa vie qu'aux sollicitations du pacha et de M. Rosetti ; mais que, s'il lui arrivait dorénavant d'insulter des Français ou des gens de leur suite, sa perte serait inévitable.

Cette affaire qui se divulgua à l'instant dans la ville, produisit le meilleur effet.

Le même jour, on chercha à exciter les Albanais contre moi. Deux lettres venant de Rosette et écrites par des protégés anglais, assuraient que l'on avait signalé, sur les côtes de la Natolie, une flotte française de 300 voiles ; que nous marchions sur Constantinople, et que mon séjour en Egypte n'avait d'autre but que de les tromper et de les endormir sur leurs dangers. Je fis venir chez moi le négociant qui avait reçu la lettre ; je le sommai de me la remettre, ce qu'il fit aussitôt ; je l'envoyai à l'instant au pacha lui-même, en lui faisant dire que ces nouvelles absurdes étaient répandues pour occasionner des désordres, et pour chercher à altérer la bonne harmonie qui existait entre la France et la sublime Porte ; que j'en garantissais la fausseté sur ma tête.